

## TOLSTOÏ NIHILISTE ?

### Nicolaï Strakhov réfute Eugène-Melchior de Vogüé

#### I

L'amitié dont témoignait Lev Tolstoï pour Nicolaï Strakhov a de quoi surprendre. Bien que nés la même année, ils proviennent de milieux totalement différents et même opposés. L'un est noble, l'autre roturier. L'un a été éduqué à la maison par des gouverneurs allemands ou français, l'autre a fait ses études au petit puis au grand séminaire. Deux cultures qui ont coexisté dans la Russie au XIX<sup>e</sup> siècle. Par quel concours de circonstances se sont-ils rapprochés au point de se considérer comme des amis? Tolstoï appréciait un esprit éloigné du sien : bon sens, intelligence critique et finesse de jugement. Strakhov était aux yeux du romancier le seul à avoir compris *Guerre et Paix* et à lui rendre pleinement justice. À la lecture des pages qu'il lui consacre en 1869 dans la revue *Zaria*<sup>1</sup> Tolstoï lui exprime sa gratitude en ces termes: « Je crains les critiques, je ne les aime pas, et encore moins leurs louanges, contrairement aux vôtres. Elles me plongent dans l'enthousiasme et me donnent la force de continuer mes travaux.<sup>2</sup> »

C'est le début d'une amitié qui ne s'achèvera qu'avec la mort de Strakhov en 1896, des suites d'un cancer de la langue. À partir du mois d'août 1871, il effectue de nombreux séjours à Iasnaïa Poliana qu'il considère comme sa « Mecque »<sup>3</sup> Il se rend indispensable notamment en assumant la tâche ingrate de

---

<sup>1</sup> *Zaria*, 1869, n°1-3 et 1870, n° 1

<sup>2</sup> « Боюсь и не люблю критик и еще больше похвал, но не ваших. Они приводят меня в восторг и поддерживают силы к работе », *Переписка*, с. 802.

<sup>3</sup> Переписка Л. Н. Толстого с Н. Н. Страховым (1870-1894) Изд. Общества Толстовского Музея, СПб., 1914, р. 26. (118 lettres de Tolstoï et 200 de Strakhov.)

relecture des épreuves de l'*Abécédaire (Aзбука)* et d'*Anna Karénine*. Dans une lettre de 1873, Tolstoï écrit: « Je viens de dire à ma femme qu'un des bonheurs dont je suis redevable au destin c'est qu'il y a un Strakhov »<sup>4</sup> Il affirmera même que c'était son seul vrai ami<sup>5</sup>.

Cela n'allait pas cependant sans un certain agacement devant l'évolution ultérieure de ce dernier. Vers la fin de sa vie Strakhov était devenu un slavophile acharné, comme en témoignent les trois volumes publiés de 1882 à 1896, l'année de sa mort, consacrés à *La lutte contre l'Occident dans notre littérature [Borba s Zapadom v našei literature]*.

Quel changement depuis l'époque où il incitait la Russie à combler son retard face à cette même culture occidentale qu'il considérait comme un modèle. En 1863, au moment de la confrontation entre l'Empire russe et la Pologne, il publie un article devenu célèbre *Roکوvоï vopros*<sup>6</sup> [*Une question cruciale*] qu'il signe sous le pseudonyme « Un Russe » [Un Russe].

Dans cet article publié dans la revue *Vremia* fondée par les frères Dostoïevski il adopte une position conciliatrice. Face à une presse déchaînée, il tâche de faire comprendre le point de vue des Polonais qui réclament l'indépendance. L'effet de ce qui est considéré comme un « brulôt anti-patriotique » est catastrophique pour la revue *Vremia*. Pour se disculper Strakhov écrit à M.N. Katkov, rédacteur en chef de la revue « Moskovskie Vedomosti », particulièrement virulente à l'égard de cet article. Il affirme avoir été mal compris et que, contrairement à ce qui a été dit, il avait agi par patriotisme. Dans sa réponse,<sup>7</sup> Katkov prend acte de cette déclaration et déclare l'affaire close. Cela n'a pas empêché les autorités de procéder à l'interdiction de la revue des frères Dostoïevski. Cette interdiction n'a été que temporaire, la revue ayant été à nouveau autorisée dès l'année suivante, mais avec un nouveau titre *Epokha*.

---

<sup>4</sup> « Нынче я говорил жене, что одно из счастлих, за которое я благодарен судьбе, это то, что есть Н. Н. Страхов » Толстой Л. Н. *Собр. соч. в 20-ти т.*, т. 17. М., 1965, р. 89.

<sup>5</sup> *Ibid.* р. 461.

<sup>6</sup> « Роковой вопрос », *Время*, № 4, 1863, р.152-163.

<sup>7</sup> М.Н. Катков, « По поводу статьи “ Роковой вопрос », », *Русский Вестник*, № 5, 1863, р. 398-415.

## II

Qui était donc cet esprit indépendant ? Nicolaï Nikolaïevitch Strakhov est né le 28. X. 1828<sup>8</sup> à Belgorod, avant-poste contre le Khan de Crimée. Il meurt à Saint-Pétersbourg le 7. II. 1896. Fils d'un archiprêtre (*protoiérii*) sa voie est toute tracée : études au petit séminaire de Belgorod puis au grand séminaire de Kostroma. L'inscription à l'Université étant au-dessus des moyens d'une famille de prêtres, il entre dans un Institut pédagogique, où les études sont gratuites. Il s'engage donc dans la carrière d'enseignant de lycée. Il découvre alors la philosophie allemande, devient un admirateur de Schelling et de Herder, et il s'engage dans l'étude des sciences de la nature. Pour lui le monde visible est le tremplin qui conduit aux réalités invisibles.

Il vit de traductions, qui témoignent de son intérêt pour la philosophie<sup>9</sup>. Lorsque, grâce à l'intervention providentielle d'Apollon Grigoriev, il abandonne l'enseignement, il se lance dans une carrière de critique. Après avoir été l'un des chroniqueurs les plus appréciés de la revue *Vremia*, il assure pendant trois ans les fonctions de rédacteur en chef de la revue *Zaria*. Son autorité intellectuelle lui vaut d'être appelé à faire partie dès 1873 du comité de direction de la Bibliothèque impériale de Saint Pétersbourg. De là sa nomination au Conseil scientifique du ministère de l'Instruction publique. Il devient même membre du jury du prix Pouchkine de poésie. Malgré cette brillante carrière, il est considéré comme un simple tâcheron de la culture. Tolstoï portera sur son ami un jugement sévère : « Tout ce qu'a écrit Strakhov a disparu sans laisser de traces, car il n'était qu'un critique. Tout en excellent dans l'analyse, il n'apportait rien de positif. Il n'était porteur d'aucune vision d'avenir. <sup>10</sup>»

Strakhov avait bien vu que les débats de son temps se focalisaient sur le sens attribué au concept de « civilisation ». S'agissait-il d'une réalité d'ordre universel? S'agissait-il d'une notion, souvent

---

<sup>8</sup> Dates données selon le calendrier grégorien ou « nouveau style ».

<sup>9</sup> Et notamment d'ouvrages de philosophes hégéliens comme *L'Histoire de la philosophie nouvelle* d'Ernst Fischer ou *L'Histoire du matérialisme* de Friedrich-Albert Lange, mais aussi *Science et connaissance* d'Hyppolite Taine ou *La vie des oiseaux* d'Alfred Edmund Brehm...

<sup>10</sup> « (...) все писанное Страховым прошло бесследно, так как это была только критика, только анализ, а положительного тут ничего не было, не было проповеди ». *Переписка А. Н. Толстой с Н. Н. Страховым*, p. 36-38.

qualifiée de « cosmopolitisme », du fait de sa prétention à couvrir tout le champ de la culture mondiale? Ou bien était-ce un phénomène pluriel, relatif, chaque nation étant porteuse d'une civilisation propre? Allait-on vers la confrontation entre civilisations dont certaines se considéraient comme supérieures? Ou bien pouvait-on soutenir que les civilisations pouvaient être complémentaires? C'est cette dernière position qu'avait défendue Strakhov, avec le succès qu'on connaît, dans l'article « Une question cruciale ». Cette vision ne pouvait satisfaire ni les « occidentalistes » partisans des réformes de Pierre le Grand qui avait voulu hisser la Russie au niveau de la civilisation « occidentale », ni les « slavophiles », attachés à démontrer l'existence d'une civilisation nationale, spécifique à la Russie, qui pouvait concurrencer la civilisation « occidentale » ou plutôt « européenne ». Pour ceux-ci la civilisation russe ne pouvait être que nationale. Les allogènes, (*inorodcy*) devaient s'y soumettre. La prétention des Polonais à l'indépendance était ressentie comme une trahison.

Appartenant au courant des *potchvenniki*<sup>11</sup>, Strakhov estimait qu'il pouvait y avoir coexistence entre deux civilisations. Encore fallait-il que la civilisation russe se montre l'égale de celle de son concurrent. C'est aux Russes qu'il revient d'approfondir leur civilisation propre, d'en définir les contours, la spécificité, et de la proclamer à la face du monde.

La spécificité de la civilisation russe réside dans son rapport à la terre. C'est en plongeant dans les profondeurs de son âme populaire<sup>12</sup>, c'est-à-dire de ses traditions paysannes, que la Russie pourra rivaliser avec la culture occidentale qui a quelque chose d'artificiel. Au contraire la civilisation russe plonge ses racines dans la terre, dans la glèbe primordiale [*počva*], dont se réclament les *potchvenniki*. Notre ancêtre commun Adam<sup>13</sup> n'a-t-il pas été pétri dans la glèbe, cette « terre charnelle » chantée par Charles Péguy? La différence entre la Russie et l'Occident réside précisément dans l'attitude envers la terre. Pour les Russes, la terre n'appartient à personne en particulier, contrairement à la conception

---

<sup>11</sup> Le *potchvenniĭstvo* (théorie de l'« enracinement ») était un courant littéraire et social dont le centre d'intérêt était l'« enracinement » de la culture dans le « sol national ». Ses représentants les plus connus sont les frères Dostoïevski et le critique Apollon Grigoriev.

<sup>12</sup> Nous sommes enclins à penser que notre civilisation ancrée dans le peuple, enracinée en lui, et en pleine santé est supérieure à la leur (celle des Polonais) ou que nous pouvons à tout le moins prétendre ne céder le pas, ni à eux ni à tout autre peuple. » ( Мы желаем бы верить, что в цивилизации народной, коренной здоровой мы превосходим их (поляков) или по крайней мере можем иметь преимущество не уступать ни им, ни всякому народу.) . «Роковой вопрос», *op.cit.*, p. 159.

<sup>13</sup> « Le Glébeux » dans la traduction d'André Chouraqui.

hérité de Rome qui a consacré le « droit de propriété ». Dans son œuvre comme dans sa vie, Tolstoï combattrait toujours cette notion de propriété de la terre.

Les figures de proue du courant des *potchvenniki* que sont Apollon Grigoriev et Fiodor Dostoïevski ont joué un rôle décisif dans la vie de Strakhov. Le premier a perçu le talent du jeune Strakhov à la lecture de l'ouvrage *Actualité de la philosophie de Hegel* publié en 1860<sup>14</sup> à l'âge de 32 ans. Le modeste professeur de lycée est propulsé dans ce monde de l'intelligentsia, qu'il ne quittera plus. Quant à Dostoïevski, son amitié survivra à la crise de 1863. Il continuera à collaborer à la revue *Epokha*, qui fera suite de 1864 à 1865 à la revue *Vremia*. « Mes idées sont pour moitié les vôtres » lui aurait dit Dostoïevski<sup>15</sup>.

Nourris de philosophie allemande les *potchvenniki* célèbrent l'âme des peuples. Comme l'explique Dostoïevski: « La société russe doit entrer en communion avec la terre russe et faire sienne l'âme populaire »<sup>16</sup>. Cela dit, les *potchvenniki* ne contestent pas le rôle positif de l'intelligentsia occidentalisée. Ils estiment au contraire qu'elle doit se sentir tenue de combattre l'ignorance du peuple et de l'ouvrir aux Lumières par l'éducation. De là découle la tentative de Strakhov et de la rédaction de *Vremia* de se situer en quelque sorte « au-dessus des barrières ». Face aux Polonais, tête de pont de la civilisation « occidentale », la Russie doit se poser en garante d'une autre civilisation, ancrée dans le sol natal. Mais c'était une position qui n'était aucunement envisageable par l'opinion publique, ni *a fortiori* par la Cour ou l'institution ecclésiastique.,

Il est vrai que Strakhov avait agi avec trop de précipitation. L'orgueil russe ne pouvait accepter l'appel à faire son *mea culpa*. « La seule manifestation visible et évidente de l'âme du peuple, celle à laquelle nous pensons naturellement, c'est l'État russe. (...) Or l'État n'est qu'un organisme élémentaire, se situant au stade primitif de l'évolution »<sup>17</sup>.

---

<sup>14</sup> « Значение гегелевской философии в настоящее время », *Светоч*, 1860, № 1.

<sup>15</sup> « Да, половина моих взглядов -- ваши взгляды », *Биография, письма и заметки из записной книжки Ф. М. Достоевского*, СПб., 1883, p. 238.

<sup>16</sup> « Русское общество должно соединиться с народной почвой и принять в себя народный элемент », « Книжность и грамотность », cf. Ф. М. Достоевский, *Полн. собр. худож. произв.*, т. XIII, 1930, p. 98.

<sup>17</sup> *Ibid.*

Si elle veut se hisser au niveau des nations occidentales, la Russie doit impérativement évoluer pour atteindre à une forme plus complexe. La confrontation avec la Pologne doit « nous faire prendre conscience de notre infériorité par rapport aux peuples civilisés. Il y a une disproportion évidente entre notre puissance en tant qu'État et la faiblesse de notre organisation sociale »<sup>18</sup>. Du fait de sa vigueur intellectuelle dont témoigne le nombre de ses écrivains, poètes, savants et philosophes, la Pologne appartient à la civilisation. Il ne faut pas s'étonner si elle exerce une forte puissance d'attraction pour les autres pays slaves et en particulier sur l'Ukraine, ces provinces revendiquées par l'Empire. Face à la « barbarie » de l'Etat russe (Strakhov n'hésite pas à prononcer ce mot) il ne faut pas s'étonner du dédain professé par les élites polonaises à l'égard d'une nation qui commence à peine à faire ses preuves dans le domaine culturel. Face à l'opinion occidentale pour qui « nous sommes des Barbares tandis que les Polonais sont un peuple hautement civilisé », la seule réponse doit être dans le développement, la consolidation et le rayonnement de la civilisation russe en tant que telle. Strakhov invite les deux parties à substituer le dialogue à la confrontation armée. « Nous formons de toute notre âme le vœu que ces deux peuples frères soient capables de répondre à cette question cruciale sans trop verser de sang ». Et il conclut de manière prophétique: « La question polonaise restera encore longtemps un problème russe ; problème d'autant plus difficile à résoudre qu'il revêt pour nous une importance vitale, il faut en prendre conscience »<sup>19</sup>.

### III

Une vingtaine d'années plus tard, Strakhov a abandonné sa position conciliatrice et devient un partisan de la confrontation. Au fil des ans il en vient à considérer que la civilisation russe ne peut s'affirmer qu'en opposition à la civilisation « occidentale ». Il va donner libre cours à son talent de polémiste dans le procès qu'il fait à Eugène-Melchior de Vogüé, le futur auteur du *Roman russe*. En qualifiant Tolstoï de « nihiliste », celui-ci touchait une corde sensible chez l'auteur d'une *Histoire du*

---

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> *Ibid.*

*nihilisme en littérature*<sup>20</sup>, dont il a repris les thèses dans sa *Lettes sur le nihilisme* (1881). Que faut-il entendre quand on parle de « civilisation »? La question affleure à nouveau dans l'argumentation de Strakhov.

Dans la *Revue des deux Mondes* du 15 juillet 1884, l'écrivain diplomate consacre un long article, d'une quarantaine de pages, à l'œuvre de Tolstoï<sup>21</sup>. Ce sont les « bonnes feuilles » du *Roman russe*, où il fera découvrir au lecteur français la spécificité et la grandeur de la littérature russe. Il constate, avec une certaine surprise la coexistence chez Tolstoï de deux cultures apparemment antagonistes, l'humanisme européen et le fatalisme russe. Ce qu'il qualifie d'« humanisme » est la fidélité à l'héritage gréco-romain dont se nourrit la culture classique. Quant au « fatalisme russe », il provient de l'attraction exercée par la civilisation orientale. L'originalité, la grandeur des romans de Tolstoï sont le résultat d'un mystérieux alliage entre ces deux pôles constitutifs de l'esprit humain.

De Vogüé ne cache pas la fascination qu'exerce sur lui la littérature russe de son temps. Il a eu le bonheur de lire *Guerre et paix* dans sa langue originale. Le roman de Tolstoï bouleverse sa conception de l'œuvre romanesque telle qu'elle est perçue en France. « À de longs intervalles, je relus *Guerre et paix* et les autres livres de Tolstoï; l'impression ne faisait que grandir, j'étais de plus en plus asservi à la domination de ce talent (...) Le plus fâcheux, et ceci est un critérium très sûr, c'est qu'après avoir lu Tolstoï, la plupart des romans me paraissaient faibles, faux, en un mot m'ennuyaient »<sup>22</sup>.

Sa traduction de la nouvelle *Les Trois morts* témoigne d'une excellente connaissance de la langue russe. Il se lie à la noblesse russe par son mariage en 1878 avec Alexandra, la fille du général Nicolai Annenkov. En poste à l'Ambassade de France à Saint-Pétersbourg de 1897 à 1883 il fréquente la société russe.

Comment faire partager son enthousiasme au lecteur français? La princesse Irène Paskiévitich, née Vorontsova-Dachkova, est prête à relever le défi que constitue la traduction de *Guerre et Paix*. Pour ne pas déroger, elle signera simplement « Une Russe ». Imprimé en 1879 à Saint-Pétersbourg cet ouvrage est envoyé à la librairie Hachette à raison de cinq cents exemplaires. Le roman de Tolstoï fait l'effet d'une

---

<sup>20</sup> *Из истории литературного нигилизма*, recueil publié à Saint-Pétersbourg. (Предисловие к первому изданию, 1883)

<sup>21</sup> Eugène-Melchior de Vogüé, « Les écrivains russes contemporains. Le comte Léon Tolstoï », *Revue des deux mondes*, Paris, 15 juillet 1884, p. 284-302.

<sup>22</sup> E. M. de Vogüé, *op.cit.*, p.265.

bombe dans les cercles littéraires français. L'ampleur du roman qui paraît en trois volumes<sup>23</sup>, rebute au début les lecteurs qui découvrent une œuvre foisonnante. On en voit l'écho dans la réaction de Flaubert évoquée par Tourguéniev dans une lettre adressée à Tolstoï : « Les deux premiers volumes sont sublimes, mais le troisième dégringole affreusement. Il se répète ! et il philosophe ! Enfin on voit le monsieur, l'auteur, et le Russe, tandis que jusque-là on n'avait vu que la Nature et l'Humanité. Il me semble qu'il y a parfois des choses à la Shakespeare ! Je poussais des cris d'admiration pendant cette lecture... et elle est longue ! Oui, c'est fort, bien fort »<sup>24</sup>. Le même Tourguéniev décrit un Flaubert « parcourant la traduction peu avant sa mort, s'écriant de sa voix tonnante avec des trépignements : « Mais c'est du Shakespeare! C'est du Shakespeare! »<sup>25</sup>

Or le nihilisme qui fait l'objet de la polémique, Vogüé en trouve l'expression sous la plume de Tolstoï lui-même. Dans l'opuscule où il relate la rupture radicale qui l'a conduit à rejeter son passé, et jusqu'à son art de romancier (*Quelle est ma foi?*), Tolstoï s'explique : « J'ai vécu dans ce monde cinquante-cinq ans ; à l'exception des quatorze ou quinze années de l'enfance, j'ai vécu trente-cinq ans *nihiliste* (c'est moi qui souligne – G. A.), au sens propre de ce mot ; non pas socialiste et révolutionnaire, suivant le sens détourné que l'usage a donné au mot ; mais *nihiliste*, c'est-à-dire vide de toute foi »<sup>26</sup>.

Cet aveu significatif est pour le critique français la clef qui lui ouvre la compréhension de la poétique de l'auteur de *Guerre et paix*. Sous une apparence de sérénité et d'objectivité, se cache un profond désarroi, la tentation du vide. Pour caractériser cette contradiction, Vogüé a une formule lapidaire : « On dirait l'esprit d'un chimiste anglais dans l'âme d'un bouddhiste hindou »<sup>27</sup>. S'il est vrai, comme

---

<sup>23</sup> Les trois volumes sont répartis en cinq livres:  
Livre Premier : 1805. Austerlitz. Pierre Bézoukhov épouse Hélène.  
Livre Deuxième : Tilsit, les Rostov.  
Livre Troisième : 1812. Prise de Moscou.  
Livre Quatrième ; La guerre des partisans. Mort du prince André.  
Epilogue : Natacha et Pierre ; Nicolas et Marie.

<sup>24</sup> Lettre de Tourgueniev à Léon Tolstoï (12 janvier 1880).

<sup>25</sup> Cité par E. M de Vogüé, *op. cit.*, p. 265.

<sup>26</sup> « Я прожил на свете 55 лет и, за исключением 14 или 15 детских, 35 лет я прожил nihilистом в настоящем значении этого слова, то есть не социалистом и революционером, как обыкновенно понимают это слово, а nihilистом в смысле отсутствия всякой веры », in «Quelle est ma foi? » (*В чем моя вера?*) . Cette brochure a été largement diffusée sous forme de copies lithographiées avant d'être publiée en 1884.

<sup>27</sup> E. M. de Vogüé, *op. cit.*, p.268.



l'affirmera Strakhov, que Tolstoï est le porte-parole de son peuple, c'est qu'il en partage la singularité : « (...) Son âme envahie crie à chaque page de ses livres l'angoisse qui pèse sur toutes les âmes de sa race »<sup>28</sup>.

Le « nihilisme » de Tolstoï est celui de tout le peuple russe. Ce nihilisme porte un nom, « un nom intraduisible, *l'otchaïanié* (...) désespoir, fatalisme, sauvagerie, ascétisme, que sais-je encore? Un certain entrain triste et fou, l'entrain du conscrit ivre qui part en chantant avec des larmes au fond des paupières »<sup>29</sup>.

Ces propos ne pouvaient que piquer au vif Strakhov. Prenant à contre-pied son adversaire il soutient que ce sont les Occidentaux qui sont les vrais nihilistes. Par leur rationalisme outrancier, ils ont troqué les vérités de la foi pour celles de la raison. Face à eux la Russie doit affirmer son identité en s'opposant aux prétentions de penseurs aussi divers que Renan, John Stuart Mills ou David Friedrich Strauss. Il est particulièrement sévère pour ses compatriotes, comme Herzen ou Bakounine, qu'il considère comme de simples imitateurs.

« C'est une vaine tentative que celle des Européens qui, avec leur constante antipathie pour la Russie, font du nihilisme une caractéristique spécifiquement russe, relevant de notre barbarie, et qui serait impossible chez les peuples civilisés »<sup>30</sup>.

Il semble ignorer que, dans sa dénonciation du nihilisme, Vogüé ne vise pas uniquement la Russie. Le nihilisme, il en voit l'influence perverse dans cette nouvelle école qui se réclame du « réalisme » et qui envahit la littérature européenne contemporaine. Cette nouvelle école littéraire qui se réclame de Stendhal et dont Flaubert et Zola sont les hérauts a « le nihilisme et le pessimisme comme inspiration, le naturalisme, l'impressionnisme et l'impassibilité comme moyens (...) Persuadé de la vanité de toutes les actions humaines (...) le metteur en scène doit se maintenir de sang froid dans l'état de l'homme

---

<sup>28</sup> E. M. de Vogüé, *ibid.*

<sup>29</sup> E. M. de Vogüé, *op. cit.* p. 274

<sup>30</sup> Напрасно европейцы, по своей всегдашней нелюбви к России, стараются выставить нигилизм со всеми его безобразиями чем-то специально русским, порождением нашего варварства, невозможным среди образованных стран. *Histoire du nihilisme en littérature*, Préface à la 1<sup>e</sup> édition [*Предисловие к первому изданию*], 1863.

grave qui se réveille au milieu d'un bal à l'aurore, et considère comme des fous tous ces énergumènes qui pirouettent... »<sup>31</sup>.

Tolstoï accomplit l'exploit d'appartenir à cette l'école réaliste, de cet « art nouveau qui cherche à imiter la nature dans son inconscience, son indifférence morale, son absence de choix ». Mais son génie consiste à insuffler au réalisme un souffle qui le dépasse et le transfigure.

Le critique français s'interroge sur ce qui représente pour lui un mystère : la coexistence chez Tolstoï et plus généralement chez les écrivains russes de deux attitudes qui lui paraissent incompatibles : réalisme et spiritualisme. Il constate que Tolstoï fait preuve dans ses romans de l'impassibilité qui est « l'aboutissement nécessaire du réalisme sans foi, sans émotion, sans charité (...) Ce réalisme est condamné à finir dans la caricature »<sup>32</sup>. Il exprime dans son œuvre « le triomphe de la collectivité sur l'individu, de la foule sur le héros, du relatif sur l'absolu »<sup>33</sup>. Vogüé débusque le nihilisme jusque dans ses retranchements les plus inattendus. Il en voit la manifestation dans la scène célèbre où le prince André, blessé à Austerlitz, contemple le ciel au-dessus de lui : « Rien, il n'y a rien de certain, excepté le néant de tout ce que je conçois et la majesté de quelque chose d'auguste que je ne conçois pas »<sup>34</sup>.

Nihilisme perceptible dans la réflexion que se fait le prince en présence de Spéranski : « Tout ce que je pense, tout ce que je crois, est-ce autre chose qu'une absurdité? ». Vogüé commente ainsi ce dédoublement : « Vous le reconnaissez à ce trait, le nihiliste qui se dérobe soudain et s'enfuit à perte de certitude dans son néant »<sup>35</sup>.

Du nihilisme moral, il n'est qu'un pas à faire pour aboutir au nihilisme comme phénomène social et politique, ce que Tourguéniev dévoile dans *Pères et Fils*. « Il faut bien le dire, Pierre Bézouchof (sic) est le frère de ces riches, de ces savants, qui un jour "iront dans le peuple", partageant de bon gré ses souffrances, porteront une bombe de dynamite sous leur caftan comme Pierre porte un poignard sous

---

<sup>31</sup> E.-M. de Vogüé, « Le comte Léon Tolstoï », *op. cit.* p. 201-202.

<sup>32</sup> E.-M. de Vogüé, « De la littérature réaliste, à propos du roman russe », *Revue des deux mondes*, 1886, tome 75, p. 301.

<sup>33</sup> E.-M. de Vogüé, « De la littérature réaliste. » *op.cit.*,p.289.

<sup>34</sup> M. de Vogüé, *op. cit.* p. 284

<sup>35</sup> M. de V. *ibid.*

le sien, mus par ce double besoin : prendre sa part des souffrances communes, jouir de l'anéantissement des autres et de soi-même »<sup>36</sup>.

#### IV

Dans *Un article français sur L. N. Tolstoï*<sup>37</sup>, Strakhov procède à une réfutation en règle de la thèse de son confrère. La rupture entre un Occident rationaliste et la ferveur religieuse propre au peuple<sup>38</sup> russe est consommée. Ce sont les Lumières qui sont à l'origine du nihilisme. En somme le nihilisme n'est que la forme extrême de l'occidentalisme. La Russie est préservée de cette perversion en raison de son adhésion à la foi ancestrale de son peuple.

Le mérite de Tolstoï est de s'être mis à l'école du peuple. Son récit *Les Trois morts* en est l'illustration. « Le plus heureux, le meilleur, est celui qui pense le moins, celui qui meurt le plus simplement »<sup>39</sup> écrit-il en opposant la mort paisible du cocher, à l'angoisse dont est saisie à l'approche de la mort une femme riche, soumise à l'emprise de la médecine et de la religion. Pour sa cousine Alexandrine, cette figure d'homme du peuple n'est qu'une sorte de bête, en un mot une brute. Tolstoï lui répond vertement : « Une *brute* dites-vous ? Mais une *brute*, qu'y a-t-il de mal à cela ? Une *brute* cela suppose le bonheur et la beauté, une harmonie à l'unisson de l'univers tout entier, tandis que dans la vie de la dame, tout n'est que dissonance.<sup>40</sup> » Melchior de Vogüé a la même réaction qu'elle face au personnage de Karataïev, modèle de l'homme du peuple. Tout ce qu'il voit en lui c'est « qu'il reçoit la mort avec cette même acceptation indifférente de toutes choses, comme un chien malade, disons le mot, comme une brute »<sup>41</sup>.

<sup>36</sup> M. de V. *op. cit.* p. 286..

<sup>37</sup> « Французская статья об Л. Н. Толстом », *Русь*, N° 2, 1885.

<sup>38</sup> *Narod* : le peuple, mais aussi la nation, le monde paysan, les masses populaires...

<sup>39</sup> M. de V. *op. cit.* p. 272.

<sup>40</sup> L.N. Tolstoï i A.A. Tolstaïa, *Perepiska*, Moskva, Nauka, 2011, p. 336.« Une *brute*, вы говорите, да чем же дурно *une brute*? Une *brute* есть счастье и красота, гармония со всем миром, а не такой разлад, как у барыни. »

<sup>41</sup> M. de V. *op. cit.* p. 286. La « brute » est l'être privé de raison. On trouve dans le Littré cette citation tirée de *L'Emile* de Rousseau: « Peut-être eût-il passé pour une brute jusqu'à l'âge de raison »

Strakhov ne peut que s'insurger contre cette attitude qu'il considère comme méprisante à l'égard du peuple russe. C'est que comme la plupart des Occidentaux, le critique français s'interdit de prendre la religion au sérieux : « L'Europe est tellement terrifiée par sa propre histoire, qu'elle a peur de croire en quoi que ce soit; c'est pourquoi elle est prête à récuser l'existence des sources mêmes de la vie et de la foi »<sup>42</sup>. Quant à Tolstoï, il a parfaitement compris que « la religion est l'âme de notre peuple, qui aspire avant tout à la sainteté. Notre force et notre salut reposent sur cette profonde vie du peuple ». C'est en cela que réside pour Strakhov le mérite et la grandeur du romancier.

Tolstoï a eu la hardiesse de parler ouvertement de religion : « Même s'il s'avérait être hérétique, ce serait mille fois mieux que l'indifférence et la réserve dont nous faisons preuve à l'égard du fait religieux »<sup>43</sup>. Que ce soit par hostilité (les occidentalistes) ou par scrupule excessif (les slavophiles), on ne parle pas de religion.

Le seul reproche que Strakhov se permette d'adresser à son ami, c'est la liberté qu'il prend avec les enseignements de l'Église. De quel droit s'érige-t-il en théologien et se mêle-t-il de corriger les Évangiles? Mais Tolstoï a des excuses, car il n'y a pas de vrais théologiens en Russie. Strakhov reprend à son compte les propos d'un de ses contemporains: « Il n'y a pas de théologie orthodoxe. Nous ne disposons actuellement que de compilations tirées de théologiens occidentaux.(...) Qui connaît la littérature occidentale se rend compte aisément que même les recherches savantes ne se fondent que sur des sources de seconde main »<sup>44</sup>.

Et Strakhov de conclure : « Même si son propos peut nous apparaître peu clair, de parti-pris et même erroné, Tolstoï est manifestement un des porte-parole, un des représentants directs de la vie du peuple, et nous devons considérer son enseignement comme éminemment important et instructif »<sup>45</sup>.

---

<sup>42</sup> «Европа так напугана своей историей, что уже боится во что-нибудь верить ; она готова поэтому отрицать и самые источники жизни и веры.» Н. Страхов, «Французская статья об Л.Н. Толстом », 5ая глава, *Русь*, 1885, № 2.

<sup>43</sup> « Если бы он даже пал в ересь, то это было бы все же в тысячу раз лучше, чем то мертвенное равнодушие и отчуждение, с которым мы относимся к религии. »

<sup>44</sup> Гиляров-Платонов, «Из пережитого», *Русский Вестник*, 1884, с.225.

<sup>45</sup> « Л.Н. Толстой несомненно один из ее (народной жизни) прямых выразителей и представителей, и потому, как бы его деятельность ни представлялась нам неясной, односторонней и даже ошибочной, она должна быть для нас в высшей степени важна и поучительна. »

Vogüé rejoint dans une certaine mesure Strakhov lorsqu'il en vient à constater que, tout en adoptant les procédés de l'école réaliste, Tolstoï va bien au-delà et transcende le réalisme. Par quel mystère? « Un lecteur superficiel pourrait parfois confondre Tolstoï et Flaubert. Mais ce nihilisme n'est jamais accepté sans révolte, cette âme n'est jamais impénitente, on l'entend gémir et chercher : elle se reprend finalement et se rachète par la charité. (Les écrivains russes) demeurent toujours ces chrétiens dont une voix éloquente disait naguère : "Ils n'ont pas cessé de compatir à ce pleur universel dont les hommes et les choses, tributaires du temps, alimentent le flot intarissable" »<sup>46</sup>. Si Tolstoï « applique rigoureusement le premier dogme de l'école, qui est l'impassibilité du conteur », on constate que, chez lui, « l'impassibilité s'impose pour des raisons plus profondes. Tolstoï, lui aussi, traite de haut ses personnages et sa froideur touche de bien près à l'ironie ; mais, derrière les marionnettes qu'il fait mouvoir, ce n'est pas sa pauvre main d'homme que j'aperçois, c'est quelque chose d'occulte et de formidable, l'ombre de l'infini toujours présente (...) une interrogation muette sur l'inaccessible, un soupir lointain, de la fatalité dans le néant ». Il en veut pour preuve son écriture romanesque : « Il sacrifie de propos délibéré le style pour mieux s'effacer devant son œuvre (...) A notre point de vue, cette absence de style est une infériorité impardonnable ; mais elle me paraît la conséquence rigoureuse de la doctrine réaliste qui prétend écarter toutes les conventions ; or le style en est une, c'est de plus une chance d'erreur interposée entre l'observation exacte des faits et notre regard. Il faut bien avouer que ce dédain voulu, s'il blesse nos prédilections, ajoute à l'impression de sincérité que nous recevons. Tolstoï, selon le mot de Pascal, "ne nous a pas fait montre de son bien, mais du nôtre" (...) J'en demande pardon à nos naturalistes ; mais pénétrés comme ils le sont par notre éducation classique, ils ne pourront jamais atteindre la simplicité qui fait la puissance du conteur russe quand il ne verse pas dans les thèmes philosophiques »<sup>47</sup>.

A la fin de sa vie Melchior de Vogüé se réfugie sur ses terres. En 1883, Paul Bourget vient lui faire visite. Rapportant leur conversation, il est frappé de le voir « tout remué d'enthousiasme et comparant l'ampleur morale des romanciers russes, dont il allait être l'annonciateur, à ce qu'il appelait, trop

---

<sup>46</sup> E.-M. de Vogüé, « De la littérature réaliste. » *op.cit.*,p.307

<sup>47</sup> E.-M. de Vogüé, *op .cit.* p. 293-294.

justement, les maigreurs de notre naturalisme d'alors »<sup>48</sup>. Melchior de Vogüé était persuadé que l'avenir lui donnerait raison: « Le roman russe a trouvé son vrai public dans la jeunesse studieuse (qui) y a trouvé l'aliment spirituel que notre littérature d'imagination ne lui donne plus »<sup>49</sup>. Cette jeunesse studieuse, ce sera notamment celle de ces normaliens que sont Romain Rolland et André Suarès, qui découvrent en Tolstoï un esprit bienveillant qui contraste avec la sècheresse intellectuelle de leur temps. Dès 1887 Romain Rolland confesse son dans une lettre spontanée où il lui demande son aide spirituelle. Quant à André Suarès il publiera en 1898 un *Tolstoï*, ouvrage qui témoigne de sa vénération pour l'homme et l'écrivain.

Tout en étant prisonnier d'une conception largement partagée en son temps selon laquelle la nouvelle école réaliste était une menace pour les humanités classiques, Melchior de Vogüé en vient à constater que chez Tolstoï il n'y a plus d'opposition entre réalisme et classicisme. Le romancier russe accomplit ce miracle qui consiste à partir du réel avec ce qu'il a de relatif, pour parvenir aux vérités universelles vers lesquelles tend le classicisme. Par son esprit vivifiant, l'auteur de *Guerre et Paix*, s'élève au-dessus d'une réalité sordide, dépasse les compromissions d'une religion rigide, engluée dans ses lourdeurs et soumise aux dictats des hommes de pouvoir. Il montre le chemin d'une spiritualité vraie qui se manifeste chez l'homme dans sa vie quotidienne. C'est à cette conclusion que parvient par la pénétration de sa vision critique l'auteur français, alors qu'un Strakov, prisonnier de ses préjugés, ne mesure pas l'universalité, en un mot le génie de son compatriote.

Paris, avril 2015

Gérard Abensour

INALCO et ENS-Lyon

---

<sup>48</sup> Paul Bourget, Préface à *Pages choisies du vicomte E.-M. de Vogüé*, Plon, Paris, 1912, p. XX.

<sup>49</sup> E.-M. de Vogüé, « De la littérature réaliste. » *op.cit.*,p.312.